

FAIRE CROIRE AUX SENTIMENTS - DU MASQUE AU VOILE

Etude de texte 3 : Etude comparative des lettres 8, 11, 22, 45 de la Présidente de Tourvel à Mme de Volanges et lettres 9 et 32 de Mme de Volanges à la Présidente de Tourvel

Enjeux : Etudier les effets de contraste qui concourent à créer l'illusion et le sentiment de fatalité, montrer à quel point la Présidente se voile la face malgré les avertissements successifs de son amie (Comparer les portraits contradictoires de Valmont, suivre l'évolution des effets progressifs de la manipulation de Valmont sur Mme de Tourvel, montrer l'aspect ambigu et illusoire de la séduction et du sentiment amoureux).

Questions préparatoires :

- Lettres 8, 9, 11, 22, 32, 45 : Relevez les conceptions contrastées du portrait de Valmont. Qu'est-ce qui empêche Mme de Tourvel de voir Valmont tel qu'il est ? (duplicité du séducteur ? façon de la dévote de s'illusionner elle-même ?, etc.)
- Lettres 132 et 135 : Quelles sont les croyances amoureuses de Mme de Tourvel ? Quelles en sont les implications ? (vérité et illusions de l'amour)
- Lettres 126 et 130 : Quelle position doit-on adopter pour rester lucide face aux sentiments ?

Compléments :

- **lettres 126 et 130** de Mme de Rosemonde à la Présidente de Tourvel : **l'expérience lucide d'une femme âgée, loin des affaires du monde** : ironie dramatique de la distance - se prévenir des dangers de la passion, compassion et indulgence pour la femme passionnée.
- **lettres 132 et 135** de la Présidente de Tourvel à Mme de Rosemonde : **les joies et les affres de l'amour**: comparer l'illusion-idolâtrie de l'amour / la désillusion et le désespoir
- Facultatif : lettre 161 de la Présidente de Tourvel à ... (Dictée par elle et écrite par sa Femme de chambre.) : **la folie comme résultat de la passion amoureuse trahie** : comment la folie est représentée par le style (cf Lorenzaccio), les contrastes violents bonheur / malheur concentrés en un combat entre le Bien et le Mal, la synthèse dans le concept du « *monstre* »

Tableaux comparatifs :

- de la réputation à l'observation (naissance du doute) (L 8,9)
- du doute aux illusions (vérités assénées) dangereuses (L 11,22,32)
- de la vérité morale et des illusions à la réalité cachée (L 126, 130, 132, 133, 138)

Lettres 8 et 9 - de la réputation à l'observation : naissance du doute

Portrait élogieux de Valmont fait par Mme de Tourvel L 8	Nuances apportées par Mme de Tourvel L8	Contradiction par Mme de Volanges L 9	Dangers pour Mme de Tourvel L 9
Notre retraite est égayée par son neveu le vicomte de Valmont, qui a bien voulu nous sacrifier quelques jours		Mais pourquoi resterait-il ? que fait-il donc à cette campagne ? Si vous faisiez épier ses démarches, je suis sûre que vous découvririez qu'il n'a fait que prendre un asile plus commode, pour quelques noirceurs qu'il médite dans les environs.	qu'on commence à s'apercevoir dans le monde de l'absence de Valmont, et que si on sait qu'il soit resté quelque temps en tiers entre sa tante et vous, votre réputation sera entre ses mains ; malheur le plus grand qui puisse arriver à une femme.
mais il me semble qu'il vaut mieux qu'elle.	Je ne le connaissais que de réputation, et elle me faisait peu désirer de le c o n n a î t r e davantage	Vous ne connaissez pas cet homme / Dans la vie sage et retirée que vous menez, ces scandaleuses aventures ne parviennent pas jusqu'à vous.	
Ici, où le tourbillon du monde ne le gête pas, il parle raison avec une facilité étonnante, et il s'accuse de ses torts avec une candeur rare	Le séjour qu'il fera ici sera au moins autant de retranché sur sa conduite ordinaire ; et je crois que, d'après sa façon de vivre, ce qu'il peut faire de mieux est de ne rien faire du tout.	Vous me parlez de sa <i>rare candeur</i> : oh ! oui ; la candeur de Valmont doit être en effet très rare. Encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant, jamais, depuis sa plus grande jeunesse, il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet, et jamais il n'eut un projet qui ne fût malhonnête ou criminel.	
Il me parle avec beaucoup de confiance, et je le prê che avec beaucoup de sévérité. Vous qui le connaissez, vous conviendrez que ce serait une belle conversion à faire	mais je ne doute pas, malgré ses promesses, que huit jours de Paris ne lui fassent oublier tous mes sermons.	où auriez-vous pris l'idée de l'âme d'un libertin ?	Je pourrais vous en raconter qui vous feraient frémir ; mais vos regards, purs comme votre âme, seraient souillés par de semblables tableaux : sûre que Valmont ne sera jamais dangereux pour vous, vous n'avez pas besoin de pareilles armes pour vous défendre

Synthèse :

- Si Valmont avance masqué, Mme de Tourvel se voile, en permanence, la face sur la séduction exercée par Valmont et la naissance de son attachement. A la fois à cause de son honnêteté qui l'empêche de craindre le séducteur mais également à cause de son orgueil qui la fait se distinguer des autres femmes et lui donne l'illusion d'une conversion possible du libertin. C'est par essence l'illusion amoureuse des femmes qui se dévouent entièrement à leurs amants et pensent pouvoir ainsi les changer. Dans son analyse sur la manière différente dont les hommes et les femmes vivent l'amour, Mme de Rosemonde montre le fossé intrinsèque existant entre les deux sexes qui mène les femmes à une inéluctable désillusion, désillusion inhérente à leur sensibilité, à leurs constitutions et leurs conceptions sentimentales : *Ce n'est pas que plusieurs ne soient honnêtes dans leurs procédés, et constants dans leur affection ; mais, parmi ceux-là même, combien peu savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur ! Ne croyez pas, ma chère enfant, que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse ; souvent même ils y mettent plus d'emportement ; mais ils ne connaissent pas cet empressement inquiet, cette sollicitude délicate, qui produit en nous ces soins tendres et continus, et dont l'unique but est toujours l'objet aimé. L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, et la femme de celui qu'elle procure. Cette différence, si essentielle et si peu remarquée, influe pourtant, d'une manière bien sensible, sur la totalité de leur conduite respective. Le plaisir de l'un est de satisfaire ses désirs ; celui de l'autre est surtout de les faire naître. Plaire, n'est pour lui qu'un moyen de succès ; tandis que pour elle, c'est le succès lui-même. Et la coquetterie, si souvent reprochée aux femmes, n'est autre chose que l'abus de cette façon de sentir, et par là même en prouve la réalité. Enfin ce goût exclusif, qui caractérise particulièrement l'amour, n'est dans l'homme qu'une préférence, qui sert, au plus, à graduer un plaisir, qu'un autre objet affaiblirait peut-être, mais ne détruirait pas ; tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non seulement anéantit tout désir étranger, mais qui, plus fort que la nature, et soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance et dégoût, là-même où semble devoir naître la volupté. / Et n'allez pas croire que des exceptions plus ou moins nombreuses, et qu'on peut citer, puissent s'opposer avec succès à ces vérités générales. Elles ont pour garant la voix publique, qui, pour les hommes seulement, a distingué l'infidélité de l'inconstance : distinction dont ils se prévalent, quand ils devraient en être humiliés ; et qui, pour notre sexe, n'a jamais été adoptée que par ces femmes dépravées qui en font la honte, et à qui tout moyen paraît bon, dès qu'elles espèrent pouvoir les sauver du sentiment pénible de leur bassesse. / J'ai cru, ma chère belle, qu'il pourrait vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer aux idées chimériques d'un bonheur parfait, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination : espoir trompeur, auquel on tient encore, même alors qu'on se voit forcé de l'abandonner, et dont la perte irrite et multiplie les chagrins déjà trop réels, inséparables d'une passion vive. » Lettre 130 de Mme de Rosemonde à la Présidente de Tourvel, p 372-373*

Lettres 11, 22, 32 - du doute aux illusions dangereuses

Portrait élogieux de Valmont fait par Mme de Tourvel L 11	Eloge renforcé L 22	Contradiction par Mme de Volanges L 32	Dangers pour Mme de Tourvel L 32
<p>Ce redoutable M. de Valmont, qui doit être la terreur de toutes les femmes, paraît avoir déposé ses armes meurtrières avant d'entrer dans ce château</p>	<p>un trait de M. de Valmont, qui contraste beaucoup, ce me semble, avec tous ceux sous lesquels on vous l'a représenté.</p>	<p>Vous voulez donc, madame, que je croie à la vertu de M. de Valmont ? J'avoue que je ne puis m'y résoudre, et que j'aurais autant de peine à le juger honnête, d'après le seul fait que vous me racontez, qu'à croire vicieux un homme de bien reconnu, dont j'apprendrais une faute. L'humanité n'est parfaite dans aucun genre, pas plus dans le mal que dans le bien. Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête homme ses faiblesses. Cette vérité me paraît d'autant plus nécessaire à croire, que c'est d'elle que dérive la nécessité de l'indulgence pour les méchants comme pour les bons, et qu'elle préserve ceux-ci de l'orgueil, et sauve les autres du découragement.</p>	<p>pour avoir l'empire dans la société, il suffisait de manier, avec une égale adresse, la louange et le ridicule. Nul ne possède comme lui ce double talent : il séduit avec l'un, et se fait craindre avec l'autre. On ne l'estime pas ; mais on le flatte. Telle est son existence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que le combattre.</p>

<p>Loin d'y former des projets, il n'y a pas même porté de prétentions, et la qualité d'homme aimable que ses ennemis mêmes lui accordent, disparaît presque ici, pour ne lui laisser que celle de bon enfant.</p>	<p>ce n'est même plus seulement une compassion passagère et que l'occasion détermine, c'est le projet formé de faire du bien ; c'est la sollicitude de la bienfaisance ; c'est la plus belle vertu des plus belles âmes : mais, soit hasard ou projet, c'est toujours une action honnête et louable, et dont le seul récit m'a attendrie jusqu'aux larmes ; j'ajouterai de plus, et toujours par justice, que quand je lui ai parlé de cette action, de laquelle il ne disait mot, il a commencé par s'en défendre et a eu l'air d'y mettre si peu de valeur lorsqu'il en est convenu, que sa modestie en doublait le mérite.</p>	<p>Je ne me permettrai point de scruter les motifs de l'action de M. de Valmont ; je veux les croire louables comme elle : mais en a-t-il moins passé sa vie à porter dans les familles le trouble, le déshonneur et le scandale ? Ecoutez, si vous voulez, la voix du malheureux qu'il a secouru, mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées.</p>	
--	---	--	--

<p>C'est apparemment l'air de la campagne qui a produit ce miracle</p>	<p>si M. de Valmont est en effet un libertin sans retour ? S'il n'est que cela, et se conduit ainsi, que restera-t-il aux gens honnêtes ? Quoi ! les m é c h a n t s partageraient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance ? Dieu permettrait-il qu'une famille vertueuse reçût, de la main d'un scélérat, des secours dont elle rendrait grâce à sa divine Providence ? et pourrait-il se plaire à entendre des bouches pures répandre leurs bénédictions sur un réprouvé ? non. J'aime mieux croire que ces erreurs, pour être longues, ne sont pas éternelles, et je ne puis penser que celui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu.</p>	<p>Dieu seul peut absoudre au moment du repentir ; il lit dans les cœurs ; mais les hommes ne peuvent juger les pensées que par les actions ; et nul d'entre eux, après avoir perdu l'estime des autres, n'a droit de se plaindre de la méfiance nécessaire, qui la lui rend si difficile à recouvrer.</p>	<p>Vous le supposez susceptible d'un retour heureux ? Allons plus loin ; supposons ce miracle arrivé : ne resterait-il pas contre lui l'opinion publique, et ne suffit-elle pas pour régler votre conduite ?</p>
--	--	--	--

<p>c'est qu'étant sans cesse avec moi, paraissant même s'y plaire, il ne lui est pas échappé un mot qui ressemble à l'amour, pas une de ces phrases que tous les hommes se permettent, sans avoir, comme lui, ce qu'il faut pour les justifier. Jamais il n'oblige à cette réserve, dans laquelle toute femme qui se respecte est forcée de se tenir aujourd'hui, pour contenir les hommes qui l'entourent. Il est peut-être un peu louangeur; mais c'est avec tant de délicatesse, qu'il accoutumerait la modestie même à l'éloge.</p>			<p>il suffit, pour la (<i>l'estime</i>) perdre, d'avoir l'air d'y attacher trop peu de prix ; et ne taxez pas cette sévérité d'injustice ; car, outre qu'on est fondé à croire qu'on ne renonce pas à ce bien précieux quand on a droit d'y prétendre, celui-là est en effet plus près de mal faire, qui n'est plus contenu par ce frein puissant. Tel serait cependant l'aspect sous lequel vous montrerait une liaison intime avec M . d e V a l m o n t , quelque innocente qu'elle pût être. /Mais ni madame de Merteuil elle-même, ni aucune autre femme, n'oserait sans doute aller s'enfermer à la campagne, presque en tête-à-tête avec un tel homme. Il était réservé à la plus sage, à la plus modeste d'entr'elles, de donner l'exemple de cette inconséquence</p>
---	--	--	---

<p>Sa conduite avec madame de Merteuil en est une preuve. Il nous en parle beaucoup et c'est toujours avec tant d'éloges et l'air d'un attachement si vrai, que j'ai cru, jusqu'à la réception de votre lettre, que ce qu'il appelait amitié entre eux deux était bien réellement de l'amour. Je m'accuse de ce jugement téméraire, dans lequel j'ai eu d'autant plus de tort, que lui-même a pris souvent le soin de la justifier. J'avoue que je ne regardais que comme finesse, ce qui était de sa part une honnête sincérité. Je ne sais ; mais il me semble que celui qui est capable d'une amitié aussi suivie pour une femme aussi estimable, n'est pas un libertin sans retour.</p>	<p>M. de Valmont n'est peut-être qu'un exemple de plus du danger des liaisons. Je m'arrête à cette idée qui me plaît. Si, d'une part, elle peut servir à le justifier dans votre esprit, de l'autre, elle me rend de plus en plus précieuse l'amitié tendre qui m'unit à vous pour la vie.</p>	<p>Quand il ne serait, comme vous le dites, qu'un exemple du danger des liaisons, en serait-il moins lui-même une liaison dangereuse ?</p>	<p>Effrayée de la chaleur avec laquelle vous le défendez, je me hâte de prévenir les objections que je prévois. Vous me citerez madame de Merteuil ; à qui on a pardonné cette liaison ; vous me demanderez pourquoi je le reçois chez moi : vous me direz que, loin d'être rejeté par les gens honnêtes, il est admis, recherché même dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. / madame de Merteuil, en effet très estimable, n'a peut-être d'autre défaut que trop de confiance en ses forces ; c'est un guide adroit qui se plaît à conduire un char entre les rochers et les précipices, et que le succès seul justifie : il est juste de la louer, il serait imprudent de la suivre ; elle-même en convient et s'en accuse.</p>
<p>Enfin, si j'avais un frère, je désirerais qu'il fût tel que M. de Valmont se montre ici. Peut-être beaucoup de femmes lui désireraient une galanterie plus marquée ; et j'avoue que je lui sais un gré infini d'avoir su me juger assez bien pour ne pas me confondre avec elles.</p>			<p>Sans doute je reçois M. de Valmont, et il est reçu partout ; c'est une inconséquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la société. Vous savez, comme moi, qu'on passe sa vie à les remarquer, à s'en plaindre et à s'y livrer.</p>

<p>Ce portrait diffère beaucoup de celui que vous me faites, , malgré cela, tous deux peuvent être ressemblants en fixant les époques. Lui-même convient d'avoir eu beaucoup de torts, et on lui en aura bien aussi prêté quelques-uns. Mais j'ai rencontré peu d'hommes qui parlissent des femmes honnêtes avec plus de respect, je dirais presque d'enthousiasme. Vous m'apprenez qu'au moins sur cet objet il ne trompe pas.</p>	<p>M a d a m e de Rosemonde et moi nous allons, dans l'instant, voir aussi l'honnête et malheureuse famille, et joindre nos secours tardifs à ceux de M. de Valmont. Nous le mènerons avec nous. Nous donnerons au moins à ces bonnes gens le plaisir de revoir leur bienfaiteur ; c'est, je crois, tout ce qu'il nous a laissé à faire.</p>		<p>vos honnêteté même vous trahit, par la sécurité qu'elle vous inspire. / Songez donc que vous aurez pour juges, d'une part, des gens frivoles, qui ne croiront pas à une vertu dont ils ne trouvent pas le modèle chez eux ; et de l'autre, des méchants qui feindront de n'y pas croire, pour vous punir de l'avoir eue. Considérez que vous faites, dans ce moment, ce que quelques hommes n'oseraient pas risquer. En effet, parmi les jeunes gens, dont M. de Valmont ne s'est que trop rendu l'oracle, je vois les plus sages craindre de paraître liés trop intimement avec lui ; et vous, vous ne le craignez pas !</p>
<p>j'ai cru devoir à la vérité un témoignage avantageux à M. de Valmont, et dont il me paraît avoir grand besoin auprès de vous</p>	<p>Il est si pénible de penser désavantageusement de qui que ce soit, si fâcheux de ne trouver que des vices chez ceux qui auraient toutes les qualités nécessaires pour faire aimer la vertu ! Enfin vous aimez tant à user d'indulgence, que c'est vous obliger que de vous donner des motifs de revenir sur un jugement trop rigoureux. M. de Valmont me paraît fondé à espérer cette faveur, je dirais presque cette justice,</p>		<p>Ah ! revenez, revenez, je vous en conjure. Si mes raisons ne suffisent pas pour vous persuader, cédez à mon amitié ; c'est elle qui me fait renouveler mes instances, c'est à elle à les justifier. Vous la trouvez sévère, et je désire qu'elle soit inutile ; mais j'aime mieux que vous ayez à vous plaindre de sa sollicitude que de sa négligence.</p>

Synthèse :

- En prenant la défense de Valmont, malgré sa réputation, les faits avérés et l'analyse lucide de Mme de Volanges dépeignant, avec véracité, un personnage à l'image des vices et contradictions du siècle, Mme de Tourvel entretient son sentiment amoureux avec complaisance. Son amie, le perçoit très nettement, et dénonce cette tranquillité illusoire, elle tente en vain de lever ce dernier voile.
- Mme de Tourvel, inconsciente de la nocivité de Valmont et ignorante de la dangerosité de la passion amoureuse pour ne l'avoir jamais éprouvée, même si elle l'a vue dépeinte dans ses livres, suit son penchant et justifie Valmont dans ses actes et ses pensées supposées. Plus son amie décrit le personnage, plus elle le défend de manière tranchée, comme un juge intransigeant, sûre de sa vérité. L'effet est inverse de celui escompté, elle s'enferme orgueilleusement dans ses convictions, sa lecture est de plus en plus dangereusement décalée par rapport aux vérités énoncées par Mme de Volanges. La Présidente se livrera au séducteur jusqu'au point de non-retour car c'est Valmont qui la sauve d'elle-même une première fois avant son retour à Paris.
- **L 45** : Soit doute, soit attachement aux convenances, Mme de Tourvel cède aux injonctions de son amie et répond favorablement à sa demande dans la lettre 37, p 107 : « *M de Valmont est parti ce matin (...) Je me soumetts, madame, aux conseils que votre amitié me donne. Accoutumée à déférer en tout à vos avis, je le suis à croire qu'ils sont toujours fondés en raison. J'avouerai même que M. de Valmont doit être en effet infiniment dangereux, s'il peut à la fois feindre d'être ce qu'il paraît ici, et rester tel que vous le dépeignez. Quoi qu'il en soit, puisque vous l'exigez, je l'éloignerai de moi ; au moins j'y ferai mon possible : car souvent les choses qui dans le fond devraient être les plus simples, deviennent embarrassantes par la forme.* » Elle tombe alors dans un piège encore plus dangereux de devoir quelque chose en retour à Valmont, qui lui fait payer son exil. Celui-ci est autorisé à correspondre avec elle, c'est la victoire assurée de la persuasion, de la nouvelle religion d'amour qu'il a plaisir à lui instiller, Valmont s'avère un conquérant supérieur de l'esprit autant que du corps, il ramène le libertin vers la supériorité intellectuelle - cf tradition philosophique et littéraire. C'est la plus grave erreur de Mme de Tourvel, celle de laisser s'installer une correspondance avec Valmont car le libertin est bien supérieur à la prude dans la rhétorique de l'épître : elle s'en plaint régulièrement sans pouvoir sortir des filets des mots de son séducteur, rédigés sur des gammes variées de tonalités. - Exemple lettre 67 à Valmont : « *Je ne voulais plus vous répondre, Monsieur, et peut-être l'embarras que j'éprouve en ce moment, est-il lui-même une preuve qu'en effet je ne le devrais pas. Cependant je ne veux vous laisser aucun sujet de plainte contre moi ; je veux vous convaincre que j'ai fait pour vous tout ce que je pouvais faire. / Je vous ai permis de m'écrire, dites-vous ? J'en conviens ; mais quand vous me rappelez cette permission, croyez-vous que j'oublie à quelles conditions elle vous fut donnée ? Si j'y eusse été aussi fidèle que vous l'avez été peu, auriez-vous reçu une seule réponse de moi ?*

Voilà pourtant la troisième ; et quand vous faites tout ce qu'il faut pour m'obliger à rompre cette correspondance, c'est moi qui m'occupe des moyens de l'entretenir. Il en est un, mais c'est le seul ; et si vous refusez de le prendre, ce sera, quoique vous puissiez dire, me prouver assez combien peu vous y mettez de prix. / Quittez donc un langage que je ne puis ni ne veux entendre ; renoncez à un sentiment qui m'offense et m'effraie, et auquel, peut-être, vous devriez être moins attaché en songeant qu'il est l'obstacle qui nous sépare. Ce sentiment est-il donc le seul que vous puissiez connaître ? et l'amour aura-t-il ce tort de plus à mes yeux, d'exclure l'amitié ? vous-même, auriez-vous celui de ne pas vouloir pour votre amie, celle en qui vous avez désiré des sentiments plus tendres ? Je ne veux pas le croire : cette idée humiliante me révolterait, m'éloignerait de vous sans retour. / En vous offrant mon amitié, Monsieur, je vous donne tout ce qui est à moi, tout ce dont je puis disposer. Que pouvez-vous désirer davantage ? (...) Vous voyez ma franchise. Elle doit vous prouver ma confiance. » p 174-175. Illusion dévote ou romanesque de croire que l'amour se muera en amitié sublimée, Valmont n'est pas Saint-Preux.

- Toujours dans cette lettre, Mme de Tourvel donne raison à Mme de Rosemonde faisant l'éloge de son neveu dont « *la société agréable* » manque aux deux femmes, la Présidente, par sa vie austère, n'espère pas dédommager la tante « *du plaisir* » dont elle l'a privée en faisant partir Valmont, et espère chasser l'ennui d'une campagne retirée par l'arrivée de Mme de Volanges. Tout le problème est condensé en cette dernière remarque : le séducteur est plus apte à vivre en société, puisque celle-ci repose sur des liaisons amicales ou galantes, il ne reste pas longtemps à la campagne, loin de Paris, sinon pour se fixer un temps sur « un projet », il représente la sociabilité même et ses dangers...La retraite des femmes semble vouée à l'ennui, elles évoluent sous le regard d'un « *cercle* », certes restreint, mais qui présente les mêmes travers que le « *cercle* » parisien élargi. En cela, Mme de Tourvel s'est illusionnée : la campagne des *Liaisons* n'est pas la petite communauté vertueuse de Clarens qui a totalement repensé les règles sociales et morales des relations entre classes sociales et sexes pour les rendre plus égalitaires, il n'y a pas de « *miracle* » de Valmont, sinon une révolution insuffisante à le sortir de sa condition d'homme et d'aristocrate, ni à renoncer à l'exercice de ses droits
- La seule possibilité pour la victime de sortir du cercle tracé par les mots et les gestes du séducteur, est de rompre la liaison même si elle est impuissante à faire taire la passion, c'est à dire l'exil mondain. Après la scène humiliante d'Emile riant de la Présidente dans la voiture de Valmont, celle-ci prend la décision de rompre la relation épistolaire : « *Ce billet a donc moins pour objet de vous prier de n'y plus venir, que de vous redemander des lettres qui n'auraient jamais dû exister ; et qui, si elles ont pu vous intéresser un moment, comme des preuves de l'aveuglement que vous aviez cherché à faire naître, ne peuvent que vous être indifférentes à présent qu'il est dissipé et qu'elles n'expriment plus qu'un sentiment que vous avez détruit. / Je reconnais et j'avoue que j'ai eu tort de prendre en vous une confiance, dont tant d'autres avant moi avaient été victimes ; en cela je n'accuse que moi seule mais je croyais au moins n'avoir pas*

mérité d'être livrée, par vous, au mépris et à l'insulte. Je croyais qu'en vous sacrifiant tout, et perdant pour vous seul mes droits à l'estime des autres et à la mienne, je pouvais m'attendre cependant à ne pas être jugée par vous plus sévèrement que par le public, dont l'opinion sépare encore, par un immense intervalle, la femme faible de la femme dépravée. Ces torts, qui seraient ceux de tout le monde, sont les seuls dont je vous parle. Je me tais sur ceux de l'amour ; votre cœur n'entendrait pas le mien. Adieu, monsieur ». L 136, p 387 Billet court qui conclut sur la cruauté irrémédiable de Valmont dans son incompréhension du cœur de cette femme aimante, du sentiment amoureux lui-même, et dans sa désacralisation de l'être, bien au-delà de ce dont est capable la société, souvent décrite comme un tribunal intraitable voire calomnieux

- **Compléments L126, 130, 132 et 135**

Mme de Volanges et Mme de Rosemonde sont deux figures de mère qui contrastent également entre elles : Mme de Volanges laisse sa fille dans une ignorance totale et passe à côté de tout ce qu'elle vit, la mère reste elle-même dans l'ignorance de tout ce que sa fille a fait. Elle ne peut que l'imaginer ! car Mme de Rosemonde se refuse à dire « *ses horreurs* ». Son silence est plus édifiant que toute parole, la mère ne s'oppose plus alors à la décision de sa fille d'entrer au couvent : « *M. Danceny a quitté Paris, il y a près de quinze jours. On dit qu'il va passer à Malte, et qu'il a le projet de s'y fixer. Il serait peut-être encore temps de le retenir... Mon amie !... ma fille est donc bien coupable !... Vous pardonnerez sans doute à une mère de ne céder que difficilement à cette affreuse certitude.* » (lettre 175, p 467). Elle est une amie sévère et utile pour la Présidente, jusqu'à ce qu'elle soit prise elle-même dans les rets de la manipulation de Mme de Merteuil au profit de la vengeance de Valmont, être qui ne supporte pas que l'on dise du mal de lui. Amie, néanmoins plus compatissante au fil du recueil, elle est présente auprès de Mme de Tourvel jusqu'au bout, sur son lit de mort. La Présidente se tourne également vers Mme de Rosemonde en laquelle elle trouve une mère aimante et impuissante à l'aider : elle connaît tous les affres et illusions de l'amour, elle ne peut que l'aider à moins souffrir. Cette impuissance est mimée physiquement par ses maladies, ses difficultés à prendre la plume et à être présente auprès de « *sa fille* » aimée. Les lettres d'amour et de désespoir s'annulent mutuellement, tout en étant vraies l'une et l'autre à un moment donné, les lettres 126 et 130 de conseils amicaux de Mme de Rosemonde s'annulent et se complètent de la même façon, car les lettres des deux correspondantes se sont croisées. Mme de Rosemonde pourtant a participé à développer le sentiment amoureux de Mme de Tourvel en lui écrivant régulièrement des nouvelles de la maladie feinte (pas entièrement, il ressent à son degré le trouble de la séparation) de Valmont. Les actions de ces femmes vertueuses n'ont pas toujours servi la vertu. La vieille femme, définitivement silencieuse sur la mort et la conduite de son neveu, sur la passion de la Présidente, se situe comme en retrait du monde, proche de sa propre fin (même si les lettres changent de destinataires et deviennent publiques), c'est Mme de Volanges qui conclut le roman :

« *Quelle fatalité s'est donc répandue autour de moi depuis quelque temps, et m'a frappée dans les objets les plus chers : ma fille et mon amie ! / Qui pourrait ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse ! et quelles peines ne s'éviterait-on point en y réfléchissant davantage ? Quelle femme ne fuirait pas au premier propos d'un séducteur ? Quelle mère pourrait, sans trembler, voir une autre personne qu'elle parler à sa fille ? Mais ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événement, et l'une des plus importantes vérités, comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes. / Adieu, ma chère et digne amie ; j'éprouve en ce moment que notre raison, déjà si insuffisante pour prévenir nos malheurs, l'est encore davantage pour nous en consoler ».* Fin dans une tonalité de tragédie puis de traité de morale ou de roman réaliste. La démonstration est faite - parodique ou sérieuse selon le point de vue du lecteur renvoyé à la citation du frontispice et la double préface : quel que soit l'âge, il faut se garder du danger de la passion amoureuse, des paroles des séducteurs et s'occuper de l'éducation de ses enfants... mais tout cela n'est que théorie. (cf *Préface de Manon Lescaut*)

De la vérité morale et des illusions à la réalité cachée (Valmont, M de Rosemonde, la Présidente, L 126, 130, 132, 133, 138)

illusions de la passion amoureuse Mme de Tourvel L132	réalités de la passion amoureuse Mme de Rosemonde L 126, 130	réalités libertines Valmont L 133 et 138
<p><i>Mais puis-je mériter encore une amitié qui ne suffit plus à mon bonheur ? Je dis de même de vos conseils ; j'en sens le prix et ne puis les suivre. Et comment ne croirais-je pas à un bonheur parfait, quand je l'éprouve en ce moment ?</i></p> <p><i>Oui, c'est ce sentiment délicieux qui ennoblit l'amour, qui le purifie en quelque sorte, et le rend vraiment digne d'une âme tendre et généreuse, telle que celle de Valmont.</i></p>	<p><i>au lieu de tant de dangers que vous aviez à courir, vous aurez, outre le repos de votre conscience et votre propre tranquillité, la satisfaction d'avoir été la principale cause de l'heureux retour de Valmont. Pour moi, je ne doute pas que ce ne soit, en grande partie, l'ouvrage de votre courageuse résistance, et qu'un moment de faiblesse de votre part n'eût peut-être laissé mon neveu dans un égarement éternel.</i></p> <p><i>O ma jeune amie ! je vous le dis avec douleur ; mais vous êtes bien trop digne d'être aimée, pour que jamais l'amour vous rende heureuse.</i></p>	<p><i>J'ai pu, je crois, sans me compromettre, donner quelque temps à une femme, qui a au moins le mérite d'être d'un genre qu'on rencontre rarement. Peut-être aussi la saison morte dans laquelle est venue cette aventure, m'a fait m'y livrer davantage (...) Et puis, voulez-vous savoir la véritable cause de l'espèce d'empressement que j'y mets ? la voici. Cette femme est naturellement timide ; dans les premiers jours, elle doutait sans cesse de son bonheur, et ce doute suffisait pour le troubler : en sorte que je commence à peine à pouvoir remarquer jusqu'où va ma puissance en ce genre. C'est une chose que j'étais pourtant curieux de savoir ; et l'occasion ne s'en trouve pas si facilement qu'on le croit.</i></p>

<p><i>Oui, si les hommes sont tels que vous le dites, il faut les fuir, ils sont haïssables ; mais qu'alors Valmont est loin de leur ressembler ! S'il a comme eux cette violence de passion, que vous nommez emportement, combien n'est-elle pas surpassée en lui par l'excès de sa délicatesse !</i></p>	<p><i>Eh ! quelle femme vraiment délicate et sensible, n'a pas trouvé l'infortune dans ce même sentiment qui lui promettait tant de bonheur ! Les hommes savent-ils apprécier la femme qu'ils possèdent ? /Ce n'est pas que plusieurs ne soient honnêtes dans leurs procédés, et constants dans leur affection ; mais, parmi ceux-là même, combien peu savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur ! Ne croyez pas, ma chère enfant, que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse ; souvent même ils y mettent plus d'emportement ; mais ils ne connaissent pas cet empressement inquiet, cette sollicitude délicate, qui produit en nous ces soins tendres et continus, et dont l'unique but est toujours l'objet aimé. L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, et la femme de celui qu'elle procure. Cette différence, si essentielle et si peu remarquée, influe pourtant, d'une manière bien sensible, sur la totalité de leur conduite respective. Le plaisir de l'un est de satisfaire ses désirs ; celui de l'autre est surtout de les faire naître. Plaire, n'est pour lui qu'un moyen de succès ; tandis que pour elle, c'est le succès lui-même.</i></p>	<p><i>pour beaucoup de femmes, le plaisir est toujours le plaisir, et n'est jamais que cela ; et auprès de celles-là, de quelque titre qu'on nous décore, nous ne sommes jamais que des facteurs, de simples commissionnaires, dont l'activité fait tout le mérite, et parmi lesquels celui qui fait le plus est toujours celui qui fait le mieux.</i></p>
--	--	--

<p><i>O mon amie ! vous me parlez de partager mes peines, jouissez donc de mon bonheur ; je le dois à l'amour, et de combien encore l'objet en augmente le prix !</i></p>	<p><i>les petites incommodités que vous ressentez à présent, et qui peut-être exigent quelques remèdes, ne sont pourtant rien en comparaison de la maladie effrayante dont voilà la guérison assurée ! comme votre amie, comme l'amie d'une femme raisonnable et vertueuse, je me permettrai d'ajouter que cette passion, qui vous avait subjuguée, déjà si malheureuse par elle-même, le devenait encore plus par son objet</i></p>	<p><i>Il ne serait donc pas étonnant qu'elle me fixât plus longtemps qu'une autre ; et si le travail que je veux faire sur elle exige que je la rende heureuse, parfaitement heureuse, pourquoi m'y refuserais-je, surtout quand cela me sert, au lieu de me contrarier ?</i></p>
<p><i>Ah ! si vous le connaissiez comme moi ! je l'aime avec idolâtrie, et bien moins encore qu'il ne le mérite. Il a pu sans doute être entraîné dans quelques erreurs, il en convient lui-même ; mais qui jamais connut comme lui le véritable amour ? Que puis-je vous dire de plus ? il le ressent tel qu'il l'inspire.</i></p>	<p><i>Si j'en crois ce qu'on dit, mon neveu, que j'avoue aimer peut-être avec faiblesse, et qui réunit en effet beaucoup de qualités louables à beaucoup d'agréments, n'est ni sans danger pour les femmes, ni sans tort vis-à-vis d'elles, et met presque un prix égal à les séduire et à les perdre.</i></p>	<p><i>je m'avisai de confier à Émilie que c'était la femme à la lettre. (Vous vous rappelez peut-être cette folie-là, et qu'Émilie était le pupitre. Elle qui ne l'avait pas oublié, et qui est riieuse, n'eut de cesse qu'elle n'eût considéré tout à son aise cette vertu, disait-elle, et cela, avec des éclats de rire d'un scandale à en donner de l'humeur. /(...) d'une part, je n'ai pas trouvé décent de me laisser quitter ; et, de l'autre, que j'ai voulu vous réserver l'hommage de ce sacrifice. /J'ai donc répondu au sévère billet par une grande épître de sentiments. J'ai donné de longues raisons, et je me suis reposé sur l'amour, du soin de les faire trouver bonnes. (...)dans un moment, j'irai moi-même faire signer mon pardon : car dans les torts de cette espèce, il n'y a qu'une seule formule qui porte absolution générale, et celle-là ne s'expédie qu'en présence.</i></p>

<p><i>Vous allez croire que c'est là une de ces idées chimériques, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination ; mais dans ce cas, pourquoi serait-il devenu plus tendre, plus empressé, depuis qu'il n'a plus rien à obtenir ? Je l'avouerai, je lui trouvais auparavant un air de réflexion, de réserve, qui l'abandonnait rarement, et qui souvent me ramenait, malgré moi, aux fausses et cruelles impressions qu'on m'avait données de lui.</i></p>	<p><i>Enfin ce goût exclusif, qui caractérise particulièrement l'amour, n'est dans l'homme qu'une préférence, qui sert, au plus, à graduer un plaisir, qu'un autre objet affaiblirait peut-être, mais ne détruirait pas ; tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non seulement anéantit tout désir étranger, mais qui, plus fort que la nature, et soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance et dégoût, là-même où semble devoir naître la volupté. (Ces vérités générales) ont pour garant la voix publique, qui, pour les hommes seulement, a distingué l'infidélité de l'inconstance(...) il pourrait vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer aux idées chimériques d'un bonheur parfait, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination : espoir trompeur, auquel on tient encore, même alors qu'on se voit forcé de l'abandonner, et dont la perte irrite et multiplie les chagrins déjà trop réels, inséparables d'une passion vive.</i></p>	<p><i>Il fallait donc trouver, pour mon observation, une femme délicate et sensible, qui fit son unique affaire de l'amour, et qui, dans l'amour même, ne vît que son amant ; dont l'émotion, contrariant la route ordinaire, partît toujours du cœur, pour arriver aux sens ; que j'ai vue, par exemple (et je ne parle pas du premier jour) sortir du plaisir tout éplorée, et le moment d'après retrouver la volupté dans un mot qui répondait à son âme ; enfin il fallait y réunir encore cette candeur naturelle, devenue insurmontable par l'habitude de s'y livrer, et qui ne lui permet de dissimuler aucun des sentiments de son cœur. Or, vous en conviendrez, de telles femmes sont rares ; et je puis croire que sans celle-ci je n'en aurais peut-être jamais rencontré.</i></p>
---	---	--

<p><i>Mais depuis qu'il peut se livrer sans contrainte aux mouvements de son cœur, il semble deviner tous les désirs du mien. Qui sait si nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ? si ce bonheur ne m'était pas réservé, d'être nécessaire au sien ? Ah ! si c'est une illusion, que je meure donc avant qu'elle finisse. Mais non ; je veux vivre pour le chérir, pour l'adorer. Pourquoi cesserait-il de m'aimer ? Quelle autre femme rendrait-il plus heureuse que moi ? Et, je le sens par moi-même, ce bonheur qu'on fait naître, est le plus fort lien, le seul qui attache véritablement.</i></p>	<p><i>l'amour est un sentiment indépendant, que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne saurait vaincre ; et qui, une fois né, ne meurt que de sa belle mort, ou du défaut absolu d'espoir.</i></p> <p><i>Je crois bien que vous l'auriez converti. Jamais sans doute personne n'en fut plus digne : mais tant d'autres s'en sont flattées de même, dont l'espoir a été déçu, que j'aime bien mieux que vous n'en soyez pas réduite à cette ressource.</i></p>	<p><i>Mais de ce que l'esprit est occupé, s'ensuit-il que le cœur soit esclave ? non, sans doute. Aussi le prix que je ne me défends pas de mettre à cette aventure, ne m'empêchera pas d'en courir d'autres, ou même de la sacrifier à de plus agréables. Je suis tellement libre, que je n'ai seulement pas négligé la petite Volanges.(...) et si un seul partage ne suffit pas, je les multiplierai.</i></p>
---	---	--